

GALERIE LESSIRARD

ANALYSE D'ŒUVRE

Novembre 2025

LEONARDO VARGAS *LE REGARD INCARNÉ*

Par Marie-Pierre LESSIRARD



Leonardo VARGAS, Liseuse,
Peinture à l'huile sur toile, 120x100 cm.
©2025 Leonardo VARGAS / GALERIE LESSIRARD

À première vue, la « *Liseuse* » s'offre comme une rencontre avec le trouble : rien n'y est donné d'emblée, sinon la promesse d'une figure, suspendue dans le battement fluide de la couleur et de la matière.

Mais qu'est-ce qu'une figure, lorsque le geste pictural semble tout à la fois la révéler et l'effacer ?

Ici, la chair n'est ni décor ni surface : elle surgit dans la faille, dans la tension du trait et du flou, arrachée du fond comme on tire une mémoire du rêve. Francis Bacon résumait le défi ainsi : « *Peindre la chair de l'âme* ». C'est-à-dire exprimer, dans la matière picturale, la vibration tragique et la vulnérabilité de tout corps.

Et pourtant, à ce chaos maîtrisé, Leonardo Vargas oppose une douceur voilée, un effort vers la recomposition : le corps de la liseuse, diffracté par la lumière et l'élan du pinceau, persiste dans l'épaisseur du sensible, pris dans l'entre-deux de la présence et de l'absence.

Cette dynamique rappelle Giacometti, pour qui « *la grande aventure, c'est de voir surgir quelque chose d'inconnu chaque jour, dans le même visage* ». La forme demeure toujours à naître, toujours inachevée, comme saisie dans un acte de disparition.

Mais ce qui bouleverse ici, c'est le regard que la liseuse adresse, non à son livre, mais à celui qui l'observe. Elle interpelle, invite le spectateur dans l'espace de la toile.

La lecture picturale devient donc phénoménologie: la forme advient dans la rencontre, lente, silencieuse, entre deux présences.

C'est ici que la notion de "chair" chez Merleau-Ponty prend tout son sens. La chair, explique-t-il, n'est pas seulement une matière du corps : elle est le tissu même de la relation entre le sujet et le monde. Elle "fait surgir" le monde à la perception, ouvrant une zone d'épaisseur partagée entre ce qui touche et ce qui est touché. Cette "chair du monde" est le sol où tout visible prend consistance, la matière vivante où le sensible et l'esprit se rencontrent et se répondent.

Face à cette figure, absorbée dans la proximité du spectateur, la chair s'éprouve dans son inachèvement même : elle devient seuil, limite, espace d'un passage.

Chez Vargas, ce n'est ni mutilation ni cris : c'est la méditation lente d'une présence, le temps ralenti de la conscience qui cherche son lieu, là où l'âme effleure la matière.

L'âme, justement, se révèle ici dans la faille, dans la brume. Elle n'est pas aura extérieure : elle hante la texture des teintes, elle s'attarde dans la tension du regard.



C'est ce que propose la phénoménologie : l'œuvre ne s'épuise pas dans la représentation, mais donne accès à une parole indicible, où la subjectivité vibre dans la chair colorée, dans l'imprécision du contour, dans la patience du geste.

C'est dans ce mouvement entre chair et âme, entre visible et invisible, que s'inscrit la pensée de Georges Didi-Huberman :

« Nous sommes devant les images comme devant d'étranges choses qui s'ouvrent et se ferment alternativement à nos sens – que l'on entende dans ce dernier mot un fait de sensation ou un fait de signification [...]. Dans cette perspective, donc, l'ouverture de l'image est donnée comme une métaphore de l'intériorité spirituelle. »

Face à cette liseuse, le spectateur n'est plus en face, mais convié au-dedans, invité à éprouver lui-même la coexistence de la chair et de l'âme—ce point de passage où la peinture porte l'évidence d'une vie fragile, indéfinissable, mais intensément présente.